

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE
75014 PARIS - FRANCE
TÉL. 325-36-74
C. C. P. 1248-74 PARIS

D 416 BRESIL: COMPLAINTE DU CULTIVATEUR

Après "L'itinéraire d'un paysan", récit autobiographique (cf. DIAL D 285), et "Le témoignage sur la condition paysanne", appel au secours lancé par un petit agriculteur (cf. DIAL D 398), voici la plainte du cultivateur: un exemple de "literatura de cordel" - littéralement "littérature de ficelle", ou vers de mirliton - dans laquelle entrent les poésies populaires à bon marché pendues au bout d'une ficelle à l'étal des marchands de quatre saisons ou des merceries de village.

Ce texte, paru en fin 1977, a été écrit par un cultivateur de la région de l'Araguaia, au Mato Grosso. Il exprime parfaitement la situation de millions de paysans expulsés par l'extension des grands domaines agropastoraux modernes.

(Note DIAL)

Je suis ici, mon ami
pour vous conter une triste histoire.
Et comme celle-là, il y en a combien
à travers tout ce Brésil!

J'ai eu une famille,
mes gosses, ma patronne.
Rosette, la plus jeune,
faisait plaisir à voir,
elle aidait à la maison,
savait tisser et faire du crochet.

Le matin, très tôt le matin,
je m'en allais aux champs.
Et c'que j'étais heureux,
à l'heure du manger,
de voir arriver ma Rosette
avec son beau sourire, et dire:
Papa, voilà la gamelle,
c'est moi qui te l'apporte.

Mais cette année maudite
- j'ai mal rien que d'y penser -,
la pluie attendue n'est pas venue,
une sécheresse à en mourir,

toutes les cultures mortes:
Que c'était triste à voir!
J'en étais si malade
que je ne pouvais plus pleurer!

Un jour, dans l'après-midi,
on est venu nous avertir
que le patron demandait
à tout le monde de se réunir.

Il est venu et il a dit,
pour que tout le monde entende:
"Ecoutez-bien ce que j'ai à vous dire.
"Je ne veux plus personne par ici.
"Vous allez arrêter de travailler
"car j'ai décidé de changer.
"Les cultures ne donnent plus rien.
"J'ai déjà perdu trop d'argent.
"Je vais semer de la luzerne
"et me mettre à l'élevage.

Bon Dieu! quelle tristesse
fut pour nous ce jour maudit:
Obligé d'abandonner ma terre,
ce coin que nous aimions,
et qui vit naître mes enfants.

On avait le droit, bien sûr,
de ne pas décoller le pied et de rester.
Mais la peur fut plus forte
et on s'est mis en route.

Et on a quitté la campagne
pour venir habiter à la ville,
avec au coeur l'espoir
que les choses allaient changer.

Mais ce n'était qu'illusion.
On n'avait plus d'argent.
Impossible de trouver du boulot.
Plus rien à la maison,
plus moyen de rien acheter.
J'en ai perdu l'équilibre:
je me suis mis à boire.
Et nous qui étions si unis,
on a commencé à se disputer.

La patronne n'y a pas résisté:
tant de souffrances, de misères,
la pauvre femme, elle est morte
sans qu'on puisse la soigner.

Mais mon plus grand malheur, mon Dieu,
- j'en suis presque devenu fou -
c'est de voir ma Rosette
perdue, une fille publique
qui ne veut même plus voir son père.

C'est pour ça que j'dis
avec toute la force qui me reste:
Si on n'a pas de terre, on n'a rien,
on meurt de faim,
et c'est ce qui vous met
un individu dans cet état.

Malade et chétif, le peuple
fait du tort à la nation.
Il fait d'un homme un ivrogne,
ou en fait un voleur.
Il fait d'une fille une putain
pour pouvoir gagner son pain.
C'est semer la faim et la misère,
à la ville comme à la campagne.

M. S.
1977
Araguaia, Mato Grosso

(Diffusion DIAL - En cas de reproduction, nous
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 160 F - Etranger: 185 F
(avion: tarif sur demande)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441